

**Extraits de *À l'étroit dans ma peau de femme, Souvenirs 1900*
Marie Gilliard-Malherbe**

Une enfance belle et ensoleillée

Pendant quatre ans, ma mère resta sans enfants ; on peut se représenter quelle joie ce fut à ma naissance, premier petit-enfant de ma grand-mère, première nièce de mes tantes ! Tous ces braves gens empressés à satisfaire mes moindres désirs, à faire ma volonté en tout, firent de moi l'enfant la plus volontaire et la plus exigeante. On me coucha six semaines dans le berceau d'une grande poupée, tant j'étais née petite ; mes tantes m'ont dit souvent que j'étais un très joli bébé aux cheveux noirs, aux yeux bleus éveillés. Ma mère avait grand peine à m'élever au milieu de tous ces gens qui me gâtaient ; si je pleurais, on me croyait malade ; [...]

Pendant une maladie d'enfant que je fis, on me conduisit en changement d'air chez une bonne vieille dame ; un jour qu'on ne pouvait pas faire façon de moi, elle fut assez bonne pour faire entrer sa chèvre dans ma chambre afin de me calmer. Une autre fois, j'étais restée seule avec ma grand-mère pendant que toute ma famille était montée au château ; c'était un dimanche et j'avais mis, pour la première fois, un chapeau neuf, une grande bergère en paille d'Italie avec de longs rubans flottants, comme en portaient les petites filles. J'étais si fière de ce chapeau que le soir, lorsqu'on voulut me coucher, ma pauvre grand-mère ne put réussir ni par les menaces ni par la persuasion à me l'enlever. Maman me trouva à son retour assise dans ma couchette, ma bergère sur la tête, les grands rubans descendant sur ma petite camisole de nuit, et pleurant à chaudes larmes.

À huit ans, j'eus un typhus assez grave, je fus trois semaines sans connaissance, mais mon obstination persistant dans mes rêves, grand-maman, à chaque cuillerée de remède, me donnait une jolie pièce blanche qu'on mettait dans une petite bourse de soie verte. Après ma maladie, la bourse était toute rondelette et l'argent brillait au travers des mailles. Grand-maman avait encore été mendier pour moi, à une dame qui avait été couturière à la mode dans son temps, une quantité de morceaux de soie de couleur, brochés de fleurs magnifiques, rayés, moirés à reflets changeants. Jamais depuis je ne revis pareille soie, mes yeux d'enfant les voyaient comme les robes de Peau d'âne. [...]

Ma tante Emma commença, lorsque j'avais trois ans, à m'apprendre à lire et à broder, cela n'allait pas tout seul. Je me souviens qu'un jour maman, appelée pour me mettre à la raison, me tenait entre ses genoux, une verge d'épines dans une main, un buisson d'orties, qu'elle tenait avec son mouchoir pour ne pas se piquer les doigts, dans l'autre ; la frayeur d'instruments aussi formidables me fit obéir.

J'étais une enfant très nerveuse ou, comme on disait alors, sensible ; ma tante faisait tout pour développer cette sensibilité qu'elle considérait comme le plus beau trait de mon caractère et de mon intelligence. On n'était pas encore si loin de Rousseau et de son école. La première fois qu'on me raconta la mort de notre Seigneur, je fondis en larmes et l'on crut ne pouvoir jamais me consoler. Les histoires tristes me rendaient presque malade. Tout ce qui frappait mon imagination et cette sensibilité, je l'apprenais sans aucune peine, mais les lettres en elles-mêmes ne me disaient rien ; on crut ne jamais m'apprendre à lire, ma tante y travailla pendant bien des années avec une patience d'ange. L'arithmétique me donna la même peine, la même répulsion ; je n'ai, de ma vie, pu débrouiller un problème, cela me paraissait

mortellement ennuyeux et je crois que jamais mon attention ne s'y est véritablement fixée. Même difficulté, même horreur encore, mais plus marquée, pour l'orthographe ; je lisais un mot dix fois, cinquante fois, quand je devais l'écrire je ne l'avais pas vu, ce qui m'a toujours fait croire que j'avais une lacune dans la vision et une case vide dans le cerveau. Cela m'a beaucoup nui pour la musique dont la lecture me donnait beaucoup de peine et, pendant toute ma jeunesse, mon incapacité à écrire sans fautes a été une vraie torture. Dès que j'avais une ligne à montrer en public, j'étais paralysée et idiote ; cela empoisonnait tous les jeux de société auxquels je prenais part.

Une fois que je sus lire, on ne me sortit plus des livres, je lisais, je dévorais et, comme ma mémoire était excellente, je retenais tout ; ma tête de petite fille était un vrai magasin de faits historiques et de noms de pays, de montagnes et de fleurs, de récits bibliques. On m'exhibait comme un chien savant. Mlle Bremer, auteur suédois assez connu pour ses romans, vint passer une journée à Goumoëns. Elle s'entendit avec ma grand-mère au sujet d'un paradis pour les animaux, grand-papa, de sa voix tonnante, lui raconta une légende des Alpes ; je la regardais avec admiration, on m'avait dit qu'elle écrivait des livres, elle me demanda : « Qui était Gustave Vasa, ma petite ? » « Le libérateur de la Suède, Madame. »

J'étais horriblement craintive et, le soir, je voyais mille chimères effrayantes dans les rideaux de lit de ma mère, je poussais souvent des cris affreux qui faisaient arriver maman ; [elle] avait de la peine à me calmer. Un jour entre autres, j'avais cru voir de jolies dames vertes qui rondaient au plafond, des fées sans doute, l'impression avait été si forte que je ne pouvais m'en défaire.

J'adorais les animaux ; toute petite, je disputais à la chienne de chasse de mon oncle les os qu'on lui donnait, elle grondait mais ne me touchait pas. Je me roulais sur le plancher avec les jeunes chats qui griffaient mes bras nus, jamais l'un ou l'autre ne me fit de mal, les bêtes épargnent toujours les petits. [...]

C'est vers ma dixième année que la maison s'attrista. Ma grand-mère souffrait de la maladie de cœur qui l'emporta ; les angoisses étaient grandes, je me souviens de l'avoir vue dans son fauteuil se balançant à droite et à gauche en gémissant, mes tantes la regardaient attristées. Elle mourut peu après, c'est la première fois que je vis pleurer mon père, toute la maison était dans la désolation ; cela m'émut beaucoup, mais mon chagrin était mêlé à la curiosité qu'éveillaient en moi les préparatifs du deuil : on ôta les boucles roses de ma capote pour les remplacer par des rubans noirs.

Mon enfance était belle et ensoleillée, j'étais presque trop développée par tous ces gens qui s'occupaient de moi ; enfant plutôt sérieuse, je préférais la lecture et les jeux tranquilles aux promenades et aux exercices du corps. Cependant, que de belles parties nous avons faites, cousins, cousines, petits amis, petites amies dans la grange, sur les tas de foin qui allaient jusqu'au toit de cette grande ferme dont j'ai parlé ! Nous sautons, nous glissons, nous grimpons comme des écureuils dans le foin parfumé, glissant, qui polissait nos semelles. Aucune échelle n'était trop longue pour moi, aucun tas de gerbes trop haut, j'étais leste comme un jeune chat. Plus tard, je retournais sur ces mêmes tas de foin avec mes amies, nous nous étendions et nous parlions doucement de ces impressions de jeunesse qui s'éveillaient en nous, nous écoutions avec un petit frisson le vent qui soufflait dans ce grand bâtiment ouvert de tous côtés.

(Les notes de bas de page ne sont pas reproduites ici)